

Transcription de la conférence de samedi matin

Je suis d'abord un peu admiratif, et même un peu intimidé. J'ai l'impression que votre évêque a été beaucoup plus spirituel que je ne vais l'être. Mon désir, ce n'est pas de réfléchir directement sur « l'essentiel », mais plutôt de regarder comment, dans l'histoire, des croyants ont cherché l'essentiel au cœur de grands bouleversements.

Il est clair qu'aujourd'hui, s'engager sur un chemin de transformation est nécessaire. Jean-Luc a cité tout à l'heure le pape François ; je reprends ses mots exacts : « **Nous ne vivons pas une époque de changement, mais un changement d'époque.** » Les situations que nous traversons lancent de nouveaux défis, parfois difficiles à comprendre.

Dans *Evangelii Gaudium*, le pape écrivait : « *J'espère que toutes les communautés feront en sorte de mettre en œuvre les moyens nécessaires pour avancer sur le chemin d'une conversion pastorale et missionnaire qui ne peut laisser les choses telles qu'elles sont.* » François ne cesse de nous dire qu'il faut sortir de nos habitudes. Et son maître mot, c'est le **discernement** : demander à Dieu de nous éclairer pour savoir ce qu'il faut faire.

« Un monde nouveau, des relations transformées »

Je remarque une réalité dont on parle peu : plus le monde avance, plus les gens sont formés. Quand j'étais étudiant, il y avait 70 000 étudiants en France. Plus tard, comme curé dans le 5^e arrondissement de Paris, il y en avait déjà 110 000 rien que dans cet arrondissement ! Nous sommes entrés dans un autre monde.

Avec la spécialisation croissante, on a de moins en moins besoin de rencontrer les autres. Amazon nous permet même de ne plus voir les commerçants. Peu à peu, la relation humaine est remplacée par le droit et l'argent. Ce n'est pas forcément mauvais en soi, mais le lien disparaît.

Or l'Église a une chance et une difficulté : nous avons tous besoin de relations sociales, et l'Église propose justement de nous réunir.

Autrefois, même les personnes handicapées ou âgées n'étaient jamais seules : le village les prenait en charge. Aujourd'hui, si nous ne faisons pas d'effort, nous restons seuls. S'engager sur un chemin de transformation, c'est tenir compte de cette réalité.

Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais je voudrais regarder avec vous comment nos ancêtres ont affronté des changements culturels comparables. Je pense en particulier au passage du monde juif au monde grec.

« Comment la Bible témoigne d'un discernement face à la culture grecque »

L'invasion d'Alexandre a provoqué un bouleversement immense. Les croyants ont dû se demander : **comment vivre l'essentiel dans un monde nouveau ?** Cette confrontation a même transformé leur manière de croire.

Par exemple, les juifs ne concevaient pas l'homme avec une « âme » distincte du corps. La mort était la fin. Au contact des Grecs, qui croyaient à l'âme immortelle, ils ont découvert la foi en la résurrection – non pas comme les Grecs, mais une résurrection de l'homme tout entier, chair comprise. C'est un changement théologique considérable.

Je voudrais parcourir quelques livres bibliques qui témoignent de cette recherche.

1. Qohélet (l'Ecclésiaste)

C'est un croyant complètement désorienté. « Vanité des vanités, tout est vanité. » Dieu paraît incompréhensible, rien ne sert plus de repère. La seule certitude est la mort. Alors il invite à jouir du présent tout en continuant à croire en Dieu. Et ce livre est dans la Bible !

2. Le Siracide

À Jérusalem, beaucoup sont devenus hellénisés : gymnase, nouvelle culture du corps, de l'intelligence, de la liberté. Ben Sirac constate cela sans l'accepter. Il martèle l'enseignement traditionnel, insiste sur la prière personnelle, mais se replie un peu sur lui-même.

3. Le livre de Daniel

Écrit en temps de persécution, il voit l'histoire comme une suite de décadences. Il rêve d'une victoire future du judaïsme et invite à ne pas frayer avec le pouvoir. Certains croyants réagissent encore ainsi aujourd'hui.

4. Les livres des Martyrs d'Israël (Macchabées)

L'un insiste sur la Loi, l'autre sur le Temple et les fêtes. Ils résistent à la culture grecque, mais paradoxalement c'est là qu'apparaît clairement la foi en la résurrection : preuve que même la résistance est marquée par la culture rencontrée.

5. Judith et Esther

Ces livres appellent à une résistance radicale, parfois jusqu'à vouloir imposer la circoncision aux autres : une forme de judaïsation forcée.

6. Le livre de la Sagesse

Écrit à Alexandrie, il utilise pleinement la culture grecque pour exprimer la foi juive. C'est un exemple magnifique d'inculturation : devenir grec dans la forme tout en restant juif dans la foi.

« Juifs et chrétiens : deux chemins »

Le judaïsme a privilégié la **préservation de l'identité**. Le christianisme a privilégié la **mission**.

Mais tous ces livres sont dans notre Bible. Ils montrent que l'on n'échappe jamais à la culture de son temps, et que Dieu nous parle aussi à travers elle.

« Des questions très actuelles »

Le problème de « l'après-mort » redevient central. Ma génération s'en souciait peu ; aujourd'hui la question revient. Comme jadis, la culture ambiante nous interroge et modifie nos pratiques. Ainsi, la synagogue est née de l'exil et a relativisé le Temple : preuve qu'une crise peut faire naître des formes nouvelles.

Je crois que le succès du christianisme vient de ce que l'Esprit a poussé les premiers chrétiens à s'insérer dans les cultures de leur temps. Être missionnaire, ce n'est pas subir le monde, mais le comprendre pour y exprimer l'Évangile.

« Redécouvrir que nous sommes le Corps du Christ »

Les juifs se pensaient comme un peuple ; nous, nous sommes membres du **Corps du Christ**. L'Église est à la fois peuple de Dieu, temple de l'Esprit et Corps du Christ.

Pour construire l'avenir, nos structures doivent être :

- claires et lisibles,
- solides mais souples,
- respectueuses de la liberté baptismale,
- ouvertes à la participation de tous.

Dans les changements culturels, il est essentiel que chacun puisse parler et participer au discernement. Suivre le Christ ne donne pas forcément la même vision de l'avenir, mais nous avons le Pape et les évêques pour chercher un chemin commun. La vie d'une communauté dépend du charisme des personnes. « Communauté » vient de *munus*, la charge portée ensemble. Or le monde moderne pousse chacun à se passer des autres. Comment retrouver le sens de porter ensemble ? Nous ne construirons rien de stable sans la conviction que **nous sommes tous membres d'un même corps** et que le Christ veut rassembler toute l'humanité.

Une double conviction

1. Le Christ nous appelle personnellement à être acteurs.
2. Nous ne pouvons être missionnaires que si nous témoignons que nous sommes le Corps du Christ.

Les juifs avaient la Torah ; nous avons l'Eucharistie. Quand nous mangeons le Corps du Christ, ce n'est pas nous qui l'assimilons : **c'est lui qui nous assimile.**

Autrefois, lorsque le prêtre disait *Corpus Christi*, il signifiait : « **Tu es le Corps du Christ.** » Le fidèle répondait : *Amen*. Nous avons trop oublié ce sens.

QUESTIONS PROPOSEES AUX PARTICIPANTS

1. Vivez-vous votre foi comme au début ?
Qu'est-ce qui a changé, et pourquoi ?
2. Qu'est-ce qui fait votre identité chrétienne ?
Quelles pratiques, quelles croyances sont essentielles ?
3. Êtes-vous parfois perplexes pour discerner ce qui est vraiment chrétien ?
4. Quels changements sont nécessaires pour garder l'essentiel dans le monde moderne ?
5. Avez-vous vraiment envie de faire communauté avec ceux avec qui vous célébrez ?

Transcription de la conférence de samedi après-midi

Je voulais vous remercier de l'accueil, parce que moi j'ai été complètement accueilli : on m'a nourri parfaitement bien, puis l'amitié m'a entouré, et c'est vraiment très agréable. Donc merci, merci d'être ensemble. Cet après-midi, je vais être un peu différent comme style de ce matin, mais je vais reprendre ces points que j'ai retenus du document final du synode sur la synodalité.

1. L'image du pèlerinage

Au fond, si j'ai bien compris, vous voulez faire une sorte de pèlerinage diocésain : non pas un pèlerinage à Lourdes, mais un pèlerinage qui vous fait quitter la vie quotidienne habituelle, et qui vous emmène – vous ne savez pas encore très bien où – mais que vous cherchez. Un pèlerinage, c'est toujours sur les traces du passé, on n'invente pas un pèlerinage. Et puis on va, on se fatigue. Il n'y a pas de bon pèlerinage sans fatigue.

Le vrai pèlerinage, ça se fait à pied. Maintenant ça se fait en car, mais ça se fait quand même à pied, et les pieds se fatiguent, il y a des ampoules, beaucoup de choses.

Un pèlerinage à pied a l'avantage aussi que tout n'est pas écrit d'avance : même si on suit la route vers Saint-Jacques-de-Compostelle ou vers Lourdes, quand il y a une belle fleur, quand il y a quelqu'un à rencontrer, on a le temps de le faire.

Tout pèlerinage s'amène à un lieu symbolique de la rencontre avec Dieu. Et dans le pèlerinage, il faut revenir : c'est aussi long au retour qu'à l'aller. On revient avec une idée de ce lieu. Au fond, un vrai pèlerinage spirituel comme celui que vous voulez faire, c'est revenir au Havre, dans le diocèse, mais avec une autre idée que celle que vous avez maintenant : une autre manière de voir les choses en Dieu.

À mon avis, le synode nous invite à faire attention, dans cette démarche, à sept points que je vais détailler un par un.

2. Le baptême, fondement de tout

Le synode insiste d'abord sur le baptême. Être baptisé, c'est renoncer au péché, accepter l'alliance avec Dieu, et accepter l'alliance avec un Dieu qui veut faire alliance avec tout le monde.

Depuis toujours, et encore plus en France à partir du XVII^e siècle, on a pris conscience que le baptême faisait « citoyen de l'Église ». J'emploie exprès le mot citoyen, qui n'est pas un mot chrétien, parce que cette prise de conscience a, à mon sens, inspiré ensuite la notion de citoyenneté républicaine.

Je vous lis un passage du synode : « L'identité du peuple de Dieu découle du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Toute la vie chrétienne a sa source et son horizon dans le mystère de la Trinité qui suscite en nous le dynamisme de la foi, de l'espérance et de la charité. »

Ce qui est intéressant, c'est l'appel à la sainteté. Quand vous vous regardez dans la glace le matin, est-ce que vous dites : « je suis en face d'un saint » ? Vous ne le dites pas, mais c'est ce que Dieu dit.

Nous sommes tous appelés à la sainteté. La sainteté, c'est d'être en Dieu. Et si nous sommes en Dieu, nous sommes missionnaires.

3. La prière et le discernement

Deuxième source : la prière comme lieu d'abandon à la volonté de Dieu. Vous voulez faire ce que Dieu demande, mais on ne sait pas très bien ce qu'il demande : il faut le chercher ensemble.

Le synode dit : « Le discernement ecclésial n'est pas une technique d'organisation, mais une pratique spirituelle à vivre dans la foi... »

Le discernement, c'est le mot central du pontificat de François. Il suppose l'humilité, l'écoute des autres, l'écoute de Dieu. Nous avons la chance de ne pas tout savoir : cela nous oblige à écouter.

4. Se situer dans le corps ecclésial

L'Église est catholique, c'est-à-dire « pour tous ». Tous peuvent trouver leur place dans l'Église.

La richesse de l'Église universelle, ce n'est pas l'uniformité, c'est la diversité. Chaque communauté doit être elle-même et apporter aux autres ce qu'elle a de particulier.

J'ai admiré le travail sociologique que vous avez fait pour connaître le département. Il faudrait aussi travailler l'histoire, la communication, et oser dire les richesses propres de ce lieu.

5. Communion et travail en commun

L'Église est communion, l'Église est corps. Il n'y a pas de communion sans liberté, et l'Église se fait conversation.

Le synode rappelle que nous sommes un seul corps parce que nous partageons un seul pain. Nous sommes faits pour travailler ensemble, chacun selon sa responsabilité.

Mais l'histoire a souvent centralisé le pouvoir parce que c'était plus commode.

Les dictateurs – je crois que Trump disait cela de Xi Jinping – disent : « Quand il dit je m'engage, ça marche tout de suite. »

En Europe nous discutons : cela prend du temps, c'est moins commode, mais c'est notre chemin.

Cette sacralisation et cette centralisation sur le prêtre et l'évêque ne sont pas bonnes. C'est essentiel d'avoir un prêtre, un évêque, mais il n'est pas essentiel qu'ils fassent tout. Partager les responsabilités, se sentir responsable, c'est important.

6. La priorité donnée aux pauvres

Il n'y a pas de synodalité si les pauvres n'ont pas leur place. Si vous supprimez dans l'Évangile tout ce qui concerne les pauvres, il ne reste presque rien.

La pauvreté n'est pas seulement financière : dans les EHPAD, beaucoup ne sont pas pauvres d'argent, mais ne se sentent plus reconnus. Écouter les pauvres, ce n'est pas parler à leur place, c'est leur donner la parole.

Je me souviens à Évry : on a aidé des pauvres à parler eux-mêmes devant les Semaines sociales. Ils ont dit : « Nous aimerions qu'on nous parle de Dieu, personne ne s'intéresse à notre vie spirituelle. »

7. La formation

Vous insistez beaucoup sur la formation, et c'est très important.

Le synode dit que la formation doit être intégrale, continue, partagée. Son but n'est pas seulement le savoir, mais la capacité de rencontre et de discernement.

Le premier formateur, c'est l'Esprit Saint. Se former, c'est apprendre à voir ce qu'on ne voit pas, à entendre ce qu'on n'entend pas.

8. La confiance en Marie

Marie est celle qui indique le chemin. Elle est la Vierge du déplacement et la Vierge de l'obscurité.

Elle n'a pas toujours compris, mais elle a fait confiance. Pour moi, elle nous accompagne quand nous ne voyons pas clair.

QUESTIONS FINALES

1. Quelle importance a pour vous votre baptême ?
2. Comment vous inscrivez-vous dans la prière de la communauté et de l'Église universelle ?
3. Comment les exclus, les pauvres, peuvent-ils prendre toute leur place dans l'Église ?
4. Quel type de formation paraît nécessaire aujourd'hui ?
5. Comment faire pour que la Vierge Marie soit le guide de la communauté ?